NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

110 N° 3 1988

La signification des icônes mariales pour le chrétien d'Occident

Ekkart SAUSER ((Mgr))

p. 321 - 335

https://www.nrt.be/fr/articles/la-signification-des-icones-mariales-pour-le-chretien-d-occident-390

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La signification des icônes mariales pour le chrétien d'Occident

Introduction

Les chrétiens fervents de l'Occident sont à la fois étonnés et ravis lorsqu'on leur met sous les yeux les nombreux types d'icônes mariales, surtout celles des chrétiens russes[1]. Mais en réalité, outre l'abondance des formes iconographiques — qui témoigne de la richesse de la foi mariale en intime union avec le mystère du salut annoncé par le Christ —, la multiplicité des noms des icônes oriente sous des angles très différents les regards que l'on porte sur la Mère de Dieu. Ainsi, dans un article sur «Marie et ses nombreux titres»[2], publié en 1977, j'ai pu remarquer: «Bien que la poésie mariale occidentale ait inventé pour la Vierge un très grand nombre de noms, elle n'arrive pas à égaler l'abondance de ceux que la liturgie byzantine a forgés pour la Mère de Jésus[3].» Dans le même sens, un franciscain bien connu, le P. K. Kirchhoff, qui nous a ouvert l'accès aux hymnes mariales de l'Église byzantine — et à bien d'autres encore —, déclarait: «Leur contenu est en vérité si riche, leur forme si variée et les images qu'elles utilisent pour glorifier la Mère de Dieu tellement nombreuses et profondes dans leur abondance sans limites, que l'on se sentirait en quelque sorte impuissant s'il fallait détailler toute la richesse des termes par lesquels l'Église byzantine exprime son amour et sa vénération pour la très sainte Mère de Dieu[4].» On tentera cependant ici de choisir et de présenter des exemples caractéristiques parmi tant d'icônes mariales aux noms si évocateurs.

1. Cf. H. SKROBUCHA, *Maria. Russiche Gnadenbilder,* 2e éd., Recklinghausen, 1984; Iv. BENTCHEV, *Handbuch der Muttergottesikonen Russlands. Gnadenbilder. Legenden. Darstellungen,* Bonn-Bad Godesberg, 1985; Ekk. SAUSER, *Maria und ihre vielen Namen. Zur Theologie der Marienikonen,* dans *Erbe und Auftrag* 53 (1977) 217-223; ID., *Die Bedeutung der heiligen Ikonen für die Westchristen, ibid.* 63 (1987) 284-286; *Maria heute ehren,* édit. W. BEINERT, Freiburg-Basel-Wien, 1977, p. 47-63; *Handbuch der Marienkunde,* édit. W. BEINERT & H. PETRI, Regensburg, 1984, p. 565-574.

2. Ekk. SAUSER, *Maria...,* cité n. 1, 217.

3. ID., *ibid.*

4. K. KIRSCHHOFF, *Über Dich freut sich der Erdkreis. Marienhymnen der byzantinischen Kirche,* Münster/W., 1940, p. 9.

Nous examinerons successivement: 1. Les icônes mariales et le mystère de l'Incarnation. 2. Les icônes mariales et le mystère pascal. 3. Les icônes mariales et le secours accordé par la Mère de Dieu en toute nécessité et en tout danger.

1. *Les icônes mariales et le mystère de l'Incarnation*

D'abord un principe fondamental et tout à fait général: chaque icône mariale tend à rendre visible et présent le mystère de l'Incarnation. Il n'y a pas d'icône mariale «en soi» et «pour soi», et même lorsque, ce qui est rare, on montre Marie sans l'Enfant Jésus, elle est caractérisée, au moins par le geste de la tête et des mains, comme celle qui apparaît toute orientée par l'attente désirante du Christ, le Sauveur qui vient et le Pantocrator. Aussi peut-on tenter cette formulation: chaque icône mariale est «au moins» indirectement une icône de Noël. Naturellement on peut affirmer en principe la même chose des images occidentales de Marie, mais la plupart du temps il y manque les noms par lesquels on les désigne et qui en soutiennent aussi l'interprétation; par contre ces indications se rencontrent bien plus fréquemment sur l'icône mariale[5]. Celle-ci ne se contente donc jamais de représenter l'affection qui unit la mère et l'enfant, et même elle n'a jamais voulu exprimer ni exprimé en fait cette relation. Elle considère bien davantage Marie comme la servante qui se met entièrement au service de la venue de Dieu dans notre monde et celle qu'on loue et qu'on honore pour cela. Paul Evdokimov a jadis traduit cette conviction: «l'icône de la Vierge qui tient l'Enfant Jésus ne présente pas l'image de la Vierge mais celle de l'Incarnation — l'union du divin et de l'humain! L'Incarnation détermine la place et le rôle de la femme qui a été élevée au rang de *Theotokos*, de Mère de Dieu, tout comme ceux du Sauveur enfant[6].» Sur l'arrière-fond de ces considérations, Raymond Erni pouvait donc relever: «Le Christ et Marie sont en totale unité. Il n'existe aucun danger ni aucune crainte de concurrence[7].»

Certaines icônes mariales renvoient plus ou moins directement au mystère de la Nativité et assument plus ou moins directement la fonction d'icônes de Noël. Je voudrais ici citer quelques exemples

5. Cf. Ekk. SAUSER, *Die Bedeutung...*, cité n. 1, 285.
6. Cité d'après R. ERNI, *Das Christusbild der Ostkirche*, Luzern-Stuttgart, 1963, p. 24.
7. *Ibid.*

et d'abord «L'Icône de la Mère de Dieu du Signe». Parmi les icônes russes, il en existe plusieurs types particuliers: les icônes d'Ablazk[8], de Kursk[9], de Novgorod[10], d'Ustjug[11]. Un de ses traits caractéristiques est de figurer Marie en attitude d'orante «comme signe de sa disponibilité et de sa conception»[12] par allusion à la prophétie d'*Isaïe 7,* 10-14. R. Erni parle, à propos de cette icône, d'une «parfaite expression iconographique»[13] de l'unité du Christ et de Marie, c'est-à-dire de la relation du mystère marial avec celui du Christ. A ce groupe d'icônes se rattachent: «Le buisson incombustible», «De toi, pleine de grâces, toute créature se réjouit», «Il est juste de te louer», «Assemblée en l'honneur de la Mère de Dieu», «Les Prophètes t'ont prédite», «Les vingt-quatre maisons de la Mère de Dieu», «La pierre qui n'a pas été fendue par une main humaine», «Tu es plus élevée que tous les Chérubins et plus noble que tous les Séraphins»[14].

Deux de ces icônes semblent expliciter d'une manière toute particulière la relation de Marie avec la Noël: «De toi, pleine de grâces, toute créature se réjouit» et «Tu es plus élevée que tous les Chérubins et plus noble que tous les Séraphins». Les noms d'icônes expriment une idée remarquable, pleinement développée entre autres dans le *Kontakion,* chant de la Mère de Dieu pour le «dimanche de l'orthodoxie»: «Le Verbe incirconscrit du Père a pris chair de toi, Mère de Dieu, et fut circonscrit. L'image de Dieu qui était obscurcie, il l'a remodelée dans sa forme première et l'a associée à la beauté divine. Nous confessons le salut en œuvres et en paroles et nous le représentons[15].» Emmanuel Jungclaussen a expliqué cette assertion et dévoilé ainsi la signification de Marie d'après les deux noms d'icônes: «Quand par Marie le Christ est devenu image, l'image qui avait été détérioriée par le péché, l'homme, fut rétablie dans sa dignité première d'image; Marie a joué un double rôle dans cette transformation: d'une part, son oui donné à l'Incarnation du Verbe a rendu possible le retour de l'humanité à son image première et, d'autre part, elle-même comme première rachetée représente le

8. Cf. Iv. BENTCHEV, *Handbuch...,* cité n. 1, p. 96.
9. Cf. *ibid.,* p. 96-97.
10. Cf. *ibid.,* p. 97-98.
11. Cf. *ibid.,* p. 98.
12. R. ERNI, *Das Christusbild...,* cité n. 6, p. 31.
13. *Ibid.*
14. Cf. aussi Iv. BENTCHEV, *Handbuch...,* p. 109.
15. N. EDELBY, *Liturgikon* («missel» de l'Église byzantine), Recklinghausen, 1967, p. 89.

modèle de toute restauration de l'image, c'est-à-dire du salut[16].» Affirmer de la sorte que la Mère de Dieu a eu part au salut comme première rachetée et qu'elle est devenue par là le modèle de tous les rachetés permet aussi d'affirmer de l'icône et dans la liturgie: «De toi, pleine de grâces, chaque créature se réjouit» ou «Tu es plus élevée que tous les Chérubins et plus noble que tous les Séraphins», bien que ni les Chérubins ni les Séraphins n'aient pu participer au rétablissement de l'homme en son image première par le mystère de l'Incarnation et de la Nativité.

En contribuant au retour de l'humanité à son image première, Marie garantissait la possibilité d'un retour de la beauté dans la création. L'Incarnation est alors le don de la beauté du salut acquis à l'homme et à toute créature. Et si Marie, comme Mère de Dieu, tient de si près à la beauté, elle devient aussi la femme toute belle, surtout par la naissance du Christ. On comprend donc bien que la beauté des icônes mariales — comme celle des autres icônes des saints — découle du service que Marie a rendu au mystère de l'Incarnation. Quand nous découvrons la beauté des icônes mariales, l'éclat de Noël brille sur le visage de la Mère de Dieu. La beauté de Marie dans les icônes et celle de l'Incarnation forment donc une étonnante unité. On perçoit en filigrane dans ces considérations un passage particulièrement suggestif d'un sermon marial de saint Grégoire Palamas (mort en 1359):

> Comme Dieu voulait créer une image de la beauté absolue et montrer à l'évidence aux hommes et aux anges sa maîtrise artistique, il fit de Marie en vérité la Toute-Belle. Il rassembla en elle toute la beauté qu'il avait répartie sur les autres créatures et en fit l'ornement de tous les êtres visibles et invisibles; plus exactement il fit d'elle comme un mélange de toutes les perfections de Dieu, des anges et des hommes, une beauté transcendante, qui embellit les deux mondes; elle s'élève de la terre jusqu'au ciel et le dépasse même. Elle a traversé la frontière qui nous sépare de l'âge à venir. Libérée des limites du terrestre, Marie est la cause de tout ce qui existait avant elle et règne également sur tout ce qui vient après elle. Elle nous transmet les biens éternels. Par elle les anges et les hommes reçoivent la grâce. Aucun don n'est reçu dans l'Église sans l'assistance de la Mère de Dieu, prémices de l'Église glorifiée[17].

La beauté de Marie à la lumière de l'épiphanie de Dieu en Jésus-Christ apparaît de manière toute spéciale dans la perle de sa virgi-

16. Emm. JUNGCLAUSSEN, *Maria im liturgischen Kult der orthodoxen Kirche*, dans *Una Sancta* 30 (1975) 128.
17. *Ibid.*, 129.

nité perpétuelle. Ce privilège à son tour est intimement associé à l'icône de la Mère de Dieu «Le buisson incombustible»[18]. Cette louange, nous la retrouvons constamment dans la liturgie. Par exemple dans le *Dogmatikon* du 7e ton de la Petite Entrée des vêpres du dimanche: «Tu as été élevée, Mère de Dieu, au-dessus des lois de la nature et tu es restée vierge. La raison et les mots avouent leur impuissance. La merveille de ta maternité, aucune langue ne peut la dire. Glorieuse ta conception, incompréhensible aussi la manière dont ton Fils est né. Quand Dieu le veut, l'ordre naturel est dépassé. En te reconnaissant comme Mère de Dieu, nous te supplions instamment: prie pour le salut de nos âmes[19].» La merveille de la «conception glorieuse» et du mystère incompréhensible de la naissance est symbolisée par l'icône de multiples façons. Marie y apparaît d'abord avec le Christ — lequel est représenté de deux manières: tantôt il trône sur le bras gauche de Marie, tantôt il brille comme Pantocrator-Grand Prêtre devant la poitrine de sa Mère. En outre Marie tient en main l'échelle du ciel. L'ensemble s'entoure d'une auréole sur une étoile à huit branches. Remarquons en outre le fond, peint en rouge vif, sur lequel se détache l'auréole, tandis que le bord doit montrer sous une forme stylisée le buisson qui ne se consume pas dans le feu. Ce symbolisme est encore renforcé par les citations de l'Ancien Testament dans les coins de l'image: Moïse devant le buisson en feu (*Ex 3, 2*), la racine de l'arbre de Jessé (*Is 11,* 10), l'échelle de Jacob (*Gn 28,* 10), la vision d'Ézéchiel devant la «porte fermée du sanctuaire» (*Ez 43,* 4; *44,* 1-6).

2. *Les icônes mariales et le mystère de Pâques*

En général le mystère de Pâques, qui comprend la Passion, la Résurrection et l'Ascension, se reflète dans les icônes mariales parce que la Mère de Dieu y apparaît d'une part toujours très grave et même souffrante et attristée, d'autre part cependant très digne, transportée dans la communauté des élus avec son Fils et Rédempteur. On chercherait vainement parmi les icônes le type de la Madone souriante, gracieuse, ravissante. C'est toujours le mystère de Pâques qu'on lit plutôt sur son visage et surtout dans ses yeux grand ouverts. Et ce n'est pas seulement sa propre Pâque qui s'y reflète; comme elle est le type de l'Église, notre Pâque à nous «doit» également se deviner sur son visage et s'y manifester. Citons dans ce contexte

18. Iv. BENTCHEV, *Handbuch...*, p. 66-68.
19. Emm. JUNGCLAUSSEN, *Maria...*, 139.

les paroles d'Henri J.M. Nouwen à propos d'une interprétation de l'«Icône de la Mère de Dieu» de Vladimir:

> Les yeux de la Mère de Dieu ne sont pas curieux, inquisiteurs, même pas compréhensifs, mais ils nous dévoilent notre être véritable... Tout comme le corps du Seigneur ressuscité porte les blessures de sa Passion, la Mère de Dieu est aussi dans la gloire une femme dont le cœur fut rempli d'affliction. Elle sait ce que signifie être pauvre, opprimé, fugitif, dans l'insécurité et ignorant de l'avenir, mais aussi être à l'écart, se tenir au pied de la croix et nourrir des pensées et des sentiments que l'on ne peut partager avec personne. Cette souffrance est restée dans son regard et dans le geste de ses mains, non comme une peine qui nous inspire de l'angoisse, mais comme l'expression transfigurée de ce qu'elle a subi. Aussi est-elle la Mère non seulement de son Fils crucifié, mais de tous les hommes et femmes qui en ce monde doivent souffrir[20].

On le constate de manière tout à fait générale: comme chaque icône mariale représente au moins indirectement une icône de Noël et qu'en elle apparaît le mystère de l'Incarnation, toute icône mariale est aussi, au moins indirectement, une icône pascale dans la mesure précisément où, par le sérieux du regard, la Passion et l'exaltation du Christ peuvent se représenter symboliquement.

Comme pour l'Incarnation, il y a des icônes mariales qui veulent introduire plus ou moins directement à la représentation de la sainte Pâque et à son actualisation. En voici quelques exemples. En premier lieu, je placerais la «Mère de Dieu de la Passion», appelée aussi «Icône de la Mère de Dieu Strastnaja». Comme «Mère de Dieu du Perpétuel Secours», ce type trouva une large diffusion à l'époque postbyzantine dans l'Église catholique grâce aux icônes de l'école dite «italo-crétoise»[21]. L'exemple le plus fameux de cette diffusion est l'image miraculeuse de saint Alphonse, à Rome, au généralat des Pères rédemptoristes. Ceux-ci en emportaient toujours des reproductions dans leurs missions, si bien que très vite cette «Mère de Dieu de la Passion» devint l'image mariale la plus répandue de l'Occident. Dans sa partie centrale, on voit l'enfant divin apeuré, qui des deux mains saisit la main droite de sa mère, tandis que dans les coins supérieurs Michel et Gabriel présentent à Jésus les instruments de la Passion. Marie, maîtrisant ses sentiments, partage la peur et la souffrance de son Fils. Au visage sérieux de l'icône mariale s'ajoutent donc ici des signes non équivoques qui introduisent le Christ et Marie dans la Passion. En Grèce aussi cette icône

20. H.J.M. NOUWEN, *Bilder göttlichen Lebens. Ikonen schauen und leben*, Freiburg-Basel-Wien, 1987, p. 39-40.

21. Iv. BENTCHEV, *Handbuch...*, p. 103.

est très vénérée et il arrive même souvent qu'elle porte des inscriptions explicatives: «Avant que Gabriel ne salue la Toute-Pure, il montre les instruments de la Passion; le Christ, devenu chair mortelle, les regarde apeuré dans les transes de l'agonie.» Cette icône parle très clairement de Marie «dans les transes de l'agonie»[22].

Il est particulièrement intéressant de se demander maintenant comment le mystère de Pâques est figuré également dans les icônes qui illustrent un événement. On mentionnera tout de suite «L'annonce de la Passion». On la rencontre très rarement[23] et elle forme le pendant de «L'annonce de la Nativité». Autrement dit, il existe deux formes de l'annonce à Marie, celle de l'Incarnation et celle de Pâques. Dans l'une et l'autre, l'archange Gabriel remplit la mission de l'annonce. Une icône très fortement imprégnée de la mystique de la Passion, celle de la «Mère de Dieu d'Achtyrka», se rencontre pour la première fois au XVIII[e] siècle[24]. Marie en prière joint les mains, tandis qu'à côté d'elle se dresse la croix du Seigneur sur le Golgotha et que les instruments de la Passion sont placés devant elle. Maintes fois elle tient aussi le crucifix en mains. Marie — et ceci traduit très bien l'idée qu'illustre cette icône — se penche pleine d'amour et d'adoration vers le Seigneur en croix. Elle veut s'unir à lui le plus intimement possible pour parvenir finalement à la glorification; mais en tant que notre mère, elle veut nous entraîner avec elle dans l'histoire de cette Pâque.

L'idée d'une participation personnelle, existentielle de Marie à la souffrance et à la Résurrection du Seigneur, l'icône «Ne pleure pas sur moi, Mère» l'exprime de manière vraiment profonde. Son nom vient des paroles que le Seigneur encore dans la tombe adresse à sa Mère en pleurs et qui lui demande instamment ce qu'il en sera de sa Résurrection. Au cours de ce dialogue, dont la composition est attribuée à Cosmas de Jérusalem au VII[e] siècle et qui trouve place aujourd'hui dans la liturgie du samedi saint, le Christ se tourne vers Marie, «cruellement déchirée par le glaive des douleurs». Il lui dit: «Ne te lamente pas, Mère, toi qui vois ton Fils dans la tombe, ce Fils que tu as conçu dans ton sein virginal. Car je ressusciterai et serai glorifié. Et, comme Dieu, j'élèverai dans la gloire sans fin ceux qui te louent dans la foi et dans l'amour... Je ressusci-

22. *Ibid.*
23. B. ROTHEMUND, *Handbuch der Ikonenkunst*, vol. 1, München, 1985, p. 304.
24. Cf. Iv. BENTCHEV, *Handbuch...*, p. 25.

terai et te glorifierai[25].» Par cette réponse Marie reçoit deux promesses: en accomplissant sa propre Pâque, le Christ l'y enveloppera elle aussi, c'est-à-dire qu'il la glorifiera, tandis que ceux qui louent Marie «avec amour» seront également assumés par le Christ dans sa Pâque. Sur l'arrière-fond de ce dialogue, la Mère de Dieu apparaît intimement associée à la Pâque du Christ, et ceux qui la louent y seront aussi associés. Il est clair que Marie, représentée en personne sur les grandes icônes de la crucifixion, de l'Ascension du Christ et de la Pentecôte, y apparaît comme participant au mystère de Pâques.

Cette participation de la Mère de Dieu à la Pâque ressort encore clairement d'une icône mariale «en soi», celle de la *Koimêsis* ou de la Dormition (en réalité, il n'existe pas d'icône mariale «en soi», car toutes s'insèrent intimement dans le mystère du Christ et sont donc icônes du Christ). Raymond Erni la décrit ainsi:

> L'icône de la Koimêsis est l'une des plus fréquentes parmi celles qui représentent un événement. Elle associe deux contenus intérieurement reliés l'un à l'autre: la mort et la Résurrection-Ascension. La partie inférieure de l'icône montre Marie sur son lit de mort entourée des Apôtres avec, au-dessus, dans une grande mandorle, le Christ rayonnant de lumière. Le visage du Seigneur est tourné vers celui de sa mère. Sur le bras il porte un enfant habillé de blanc et couronné du nimbe qui symbolise l'âme de la défunte. Le Christ vient chercher sa Mère pour la conduire dans la gloire du Père. La sphère céleste dans laquelle la mort introduit Marie est encore signifiée, outre l'apparition lumineuse du Christ, par les teintes claires de la partie supérieure de l'icône ou par les têtes d'anges qui ornent le bord de la mandorle ou par un Séraphin aux six paires d'ailes à l'éclat de feu. L'idée de l'Assomption corporelle se traduit souvent par le fait qu'à la partie supérieure Marie est représentée assise, entourée d'une mandorle, sur un trône porté au ciel par les anges. Le sens christologique profond de cette icône et du mystère qu'elle illustre est que la Mère du Sauveur, créée pour lui seul, est le premier et précieux fruit de la Rédemption, qu'elle est saisie entièrement par la grâce salvatrice et glorifiante du Christ et représente dans sa perfection l'anticipation et le symbole réel de la Parousie, du retour du Christ pour le jugement dernier et de l'accomplissement (eschatologique)[26].

Ces mots expliquent très précisément comment, dans la mort et l'Assomption de Marie, se réalise son entrée dans la Pâque du

25. K. KIRCHHOFF, *Die Ostkirche betet. Hymnen aus den Tagzeiten der byzantinischen Kirche,* Sechste Fastenwoche, Leipzig, 1937, p. 160.
26. R. ERNI, *Das Christusbild...,* cité n. 6, p. 32-33.

Seigneur. Wladimir Lossky, décrivant la *Koimêsis,* exprime directement son sens pascal quand il remarque:

> La gloire de la vie future, but dernier de l'homme, s'est déjà réalisée non seulement dans une personne divine devenue homme, mais aussi dans une personne humaine divinisée. Ce passage de la mort à la vie, du temps à l'éternité, de la vie terrestre à la béatitude céleste, place la Mère de Dieu hors de la résurrection générale et du jugement dernier, hors de la parousie qui conduira à sa fin l'histoire du monde. La fête du 15 août est une nouvelle et mystérieuse Pâque, par laquelle l'Église célèbre le fruit caché de son accomplissement eschatologique avant la fin des temps. Ceci explique la retenue des textes liturgiques qui, pour la fête de la Dormition ne se réfèrent qu'à demi à la gloire inexprimable de l'Assomption de la Mère de Dieu[27].

Par ces mots, Lossky inclut aussi l'Église avec Marie dans cette «nouvelle et mystérieuse Pâques» où la Mère de Dieu laisse percevoir «le fruit caché de son accomplissement eschatologique». Aussi lorsque l'Église fête la *Koimêsis,* le 15 août de chaque année, elle célèbre dans la joie qu'elle éprouve pour Marie celle anticipée de sa propre Pâque accomplie à la fin des temps. On pourrait dire aussi: le 15 août est la joie de la Pâque du premier être humain pleinement sauvé dans l'Église, Marie Mère de Dieu, et tout autant la joie de la Pâque future, plénière, de tous les sauvés, de toute l'Église par là déjà sainte dès aujourd'hui.

3. *Les icônes mariales et le secours de la Mère de Dieu en toute nécessité et en tout danger*

Puisque Marie est entrée complètement dans la Pâque du Christ, on peut l'invoquer en vérité comme souveraine et médiatrice, secours et protection. Ceci mène à nouveau si loin qu'une invocation est appropriée à son caractère de médiatrice: «Sauve-nous! très sainte Mère de Dieu, sauve-nous!» elle est développée textuellement dans les trois stiques de la Mère de Dieu (aux vêpres des mardi, jeudi et vendredi de l'*Octôichos,* tout comme dans les canons de l'*Orthros* des dimanche, mercredi et vendredi). Y sont étroitement associés les autres titres «forts» donnés à Marie: rempart et forteresse, protectrice et bouclier, port, espoir dernier des désespérés, refuge du monde entier. Souvent on y joint les invocations proprement seigneuriales: souveraine, maîtresse, reine[28]. Dans ce contexte il faut nommer les icônes mariales qui désignent déjà Marie comme la

27. Cité d'après ERNI, *ibid.,* p. 33-34.
28. Emm. JUNGCLAUSSEN, *Maria....* cité n. 16, 143.

grande auxiliatrice et libératrice à cause de sa maternité divine. Les plus connues de ce type sont: «Celle qui est propice aux humbles», «La Bienveillante», «La Bienfaitrice», «Caution pour les pécheurs», «Le salut de ceux qui se noient», «Avocate de ceux qui sont perdus», «Consolation et joie», «Allégement de mes soucis», «Joie de tous les souffrants», «Joie inattendue», «Celle qui amollit les cœurs durs (de fer)», «Mère de Dieu, avocate de l'humanité» (*Paraklisis*)[29].

Comme exemple des nombreux textes de la sainte Liturgie qui considèrent et invoquent en Marie une aide et même le salut et forment l'«arrière-fond» invisible de ce genre d'icônes, citons une partie du célèbre *Kontakion* de Noël de Romanos le Mélode:

> Lorsque l'Immaculée vit comment les Mages portaient dans leurs mains de nouveaux et brillants cadeaux et manifestaient leur vénération, comment l'étoile brillait et comment les bergers chantaient leurs louanges, elle s'adressa en pleurant au Créateur et Seigneur de tous: «Puisque, mon enfant, tu acceptes la trinité des dons, exauce les prières de celle qui t'engendra: je te prie pour l'air et pour les fruits de la terre et pour tous les habitants de la terre. Laisse-toi réconcilier avec tous par moi qui t'ai mis au monde, petit enfant et Dieu éternel. Car je ne suis pas seulement ta Mère, aimable Sauveur; ce n'est pas en vain que j'allaite celui qui procure le lait, mais je te prie pour tous. Tu m'as faite pour être la protection et l'honneur de ma race: rempart puissant de la terre, muraille, protection et appui. Pleins de confiance, ceux qui furent chassés des joies du paradis regardent vers moi, car je les ramène chez eux, pour que tous reconnaissent grâce à moi, ta mère, un petit enfant, Dieu éternel. Sauve le monde, Sauveur, c'est pour cela que tu es venu. Guéris tout ce qui t'appartient; c'est pour cela que ta lumière est venue sur moi, sur les Mages et toute la création[30].»

Il est remarquable qu'à travers la longue liste de noms des icônes mariales, dont nous avons esquissé les caractéristiques dans l'introduction, court comme un fil rouge une note de détresse et de joie. Bien plus, ce n'est pas seulement un mot qui donne à penser de la Mère de Dieu qu'elle peut encore intervenir là où, d'après les vues humaines, aucun secours ne pénètre plus, chez les désespérés, chez ceux qui sont «perdus». Puisque cette observation semble tellement consolante — et que là-haut le bon Origène d'Alexandrie s'en réjouirait vivement —, je voudrais m'étendre plus longuement sur ce type d'icônes. Un exemple tout à fait classique de cette «espé-

29. Ekk. SAUSER, *Maria...*, cité n. 1, 222.
30. Kl. GAMBER, *Ein kleines Kind, der ewige Gott*, Regensburg, 1980, p. 21-22.

rance des désespérés», c'est une icône qui se trouve aujourd'hui au musée de la cathédrale de Freising, près de Munich. Elle représente Marie dans une attitude d'intercession, entourée des Archanges Michel et Gabriel et des saints Pierre, Paul, Georges, Démétrius, Cosme et Damien, avec, entre ces deux derniers, un troisième saint médecin, Panteleimon. De l'histoire de cette icône, Klaus Wessel nous apprend ce qui suit: «L'inscription dédicatoire cite un certain Manuel Disypatos, que l'on peut identifier avec l'évêque de Thessalonique (1235-1261), donateur de l'icône qui passa plus tard comme œuvre de saint Luc. D'après l'inscription latine au verso, Jean Galeazzi de Milan la reçut des mains de l'empereur d'Orient. Puis elle passa au Comte de Kent, qui la donna à Bronorius de la Scala, lequel en fit cadeau en 1440 à l'évêque Nicodème de Freising[31].» Que cette icône mérite tout spécialement le nom «Espoir des désespérés», une inscription grecque placée à gauche et à droite de la tête de Marie le prouve indubitablement. À ce propos il faut citer un texte important de l'époque, emprunté à un écrit apocryphe: «Le passage de la Mère de Dieu par les lieux de douleur»[32]. Profondément émue par la souffrance qu'elle a vue dans ces endroits, Marie s'entretient d'abord avec l'Archange Michel: «Je t'en prie, convoque les troupes des sept ciels et toute celle des anges, que nous priions pour les pécheurs et que le Seigneur Dieu veuille écouter notre prière et leur être propice... Je t'en prie, que l'armée des anges me porte vers les hauteurs du ciel et me conduise jusqu'au Père invisible.» Les Chérubins et les Séraphins arrivèrent et portèrent Marie jusque dans les hauteurs du ciel; ils la déposèrent devant le Père invisible près de son trône. Alors elle éleva les mains vers son Fils béni et lui dit: «Aie pitié, Seigneur, des pécheurs, car je les ai vus et n'ai pas pu supporter ce spectacle. Laisse-moi être tourmentée avec les chrétiens.» Dieu écarte d'abord la prière de Marie. Mais lorsqu'elle commença à dire: «Aie pitié, Seigneur, des pécheurs! Sois propice à ceux que ta main a créés! Ils proclament bien ton nom sur toute la terre et, même dans leur souffrance, partout et sur toute la terre, ils disent: 'Très sainte Souveraine, Mère de Dieu, aide-nous!' et lorsqu'un homme naît, il dit: 'Sainte Mère de Dieu, aide-moi!'», le Père du ciel lui répondit: «Écoute, très sainte Mère de Dieu, toi, la Souveraine! Il n'y a aucun être humain qui n'invoque ton nom pour être secouru. Je

31. Kl. WESSEL, *Die byzantinische Emailkunst*, Recklinghausen 1967, p. 197.
32. S.A. ZENKOVSKY, *Aus dem alten Russland. Epen, Chroniken und Geschichten*, München-Wien, 1968, p. 125-134.

ne veux pas les abandonner, ni au ciel ni sur terre.» Après d'autres entretiens entre Dieu le Père, l'Archange Michel et Marie, le Fils de Dieu descend vers les pécheurs et leur annonce: «Vous avez été des chrétiens de nom et n'avez pas observé mes commandements. Aussi vous trouvez-vous dans le feu qui ne s'éteint pas et je ne devrais pas vous être propice. Cependant par la grâce de mon Père qui m'a envoyé vers vous et par l'intercession de ma Mère qui a beaucoup pleuré à cause de vous, par les prières de l'Archange Michel et par la foule de mes martyrs, qui ont beaucoup souffert à cause de vous, je vous accorde du repos, à vous les tourmentés, du jeudi saint jusqu'au saint jour et à la nuit de Pentecôte, pour que vous louiez le Père, le Fils et l'Esprit Saint!» Et tous répondirent: «Louée soit la grâce[33]!»

Quelques autres exemples encore d'icônes mariales qui proclament l'aide et le secours de Marie en union intime avec le Christ. D'abord voici la «Mère de Dieu, refuge et protection», appelée aussi «Mère de Dieu de Pokrov» ou «Icône de la Mère de Dieu au voile (miraculeux)». Il en existe une variante à Novgorod, à Rostov, Susdalj et Moscou[34]. Le type général représente Marie en prière, qui survole le peuple et qui étend sur lui son voile (*maphorion*) (on se rappelle qu'en Occident elle prend les fidèles sous la protection de son manteau).

Citons ensuite l'icône «Joie de tous les souffrants», célèbre à cause de la guérison d'Eftimia, sœur du Patriarche russe Joakim, en 1688[35]. C'est surtout au XIX[e] siècle que cette icône connut la plus grande diffusion. On y voit Marie debout, avec ou sans le Christ, au milieu de malades et de nécessiteux. De ses bras partent des phylactères portant les inscriptions: «Secours les malades», «Habille ceux qui sont nus», «Rends la vue aux aveugles», «Fais marcher les paralytiques», etc.

Dans l'icône «Avocate de l'humanité», Marie apparaît de trois quarts, souvent tournée vers la droite; de sa main largement étendue descend un long rouleau, dont le texte, un dialogue entre elle et le Christ, implore la pitié de son Fils pour l'humanité[36]. Chez les peintres d'icônes russes, ce type jouit d'une grande faveur, telle l'icône du Prince Bogoljubov, la Bogoljubskaia[37], caractérisée aussi

33. *Ibid.*, p. 131-134.
34. Cf. Iv. BENTCHEV, *Handbuch...*, p. 82.
35. Cf. *ibid.*, p. 129.
36. Cf. Ekk. SAUSER, *Maria...*, cité n. 1, 222.
37. Cf. Iv. BENTCHEV, *Handbuch...*, p. 31-32.

par un dialogue dans lequel Marie implore la pitié de son Fils pour les hommes. Elle passait pour être l'icône de la cour, devant laquelle priaient les princes moscovites. Aujourd'hui encore, elle se trouve au Kremlin[38].

Mentionnons en particulier dans ce groupe l'icône «Attendrissement du cœur mauvais», nommée aussi «Celle qui fait fondre les cœurs durs (de fer)»[39]. L'image ne fournit aucun élément pour appuyer ce titre. La colombe de l'Esprit, le mur, la porte dans ce mur, le bras droit de Marie tendu dans cette direction, rappellent plutôt la vision d'Ézéchiel, la porte orientale fermée, symbole de la naissance virginale du Seigneur. Peut-être en est-on venu à cette dénomination à cause de la conversion d'un pécheur devant cette icône. Ainsi, dans ce cas, une affirmation dogmatique sur Marie s'est transformée en une leçon sur la vraie manière de venir en aide.

Pour en finir avec ce groupe, voici le type: «Mère de Dieu de la source vivifiante»[40]. Ici Marie se tient avec l'Enfant divin dans une fontaine en forme de calice qui s'élève au-dessus d'un large bassin d'eau. A la suite du renouveau d'un pèlerinage célèbre à la source guérisseuse de Constantinople, à partir de 1827, le nombre d'icônes mariales de ce type s'accrut considérablement en Grèce et en Russie, et l'on en vint à souligner le rôle d'un élément de l'image qui insère à nouveau celle-ci dans la suite des icônes dédiées à Marie auxiliatrice efficace. Si déjà sur les icônes plus anciennes de ce type on montrait des malades en quête de guérison groupés autour de la fontaine, leur nombre s'accrut notablement après 1827. Le plus souvent la noblesse s'approche de la gauche, le clergé de la droite, tandis que le peuple se tient en dessous de la source. Liturgiquement, la vénération de Marie et de son icône comme «source vivifiante» est associée à la fête de Pâques, plus particulièrement au vendredi de l'octave pascale. Lothaire Heiser remarque très justement à ce propos: «Le vendredi de la semaine du renouveau, comme on appelle la semaine de Pâques, l'orthodoxie célèbre une fête pleine de sens, qui conjoint les forces de salut du vendredi saint à la joie de la Résurrection et les met ensemble dans les mains de Marie. Elle est la source qui a porté la vie en elle et qui maintenant

38. Cf. *ibid.*, p. 32.
39. Cf. *ibid.*, p. 115.
40. Cf. *ibid.*, p. 89-90.

la transmet à tous ceux qui désirent boire de cette eau (*Jn 4*, 13) pour la vie éternelle[41].»

*
* *

Cette exaltation si marquée de la Mère de Dieu comme auxiliatrice poussera peut-être trop vite le chrétien occidental à parler d'exagération. Si l'on s'en tient au nombre considérable des titres de ce genre et si l'on s'attache à chacun d'eux en particulier, ce reproche pourrait avoir quelque poids. Mais l'ensemble des noms forme un tout indissociable; il faut donc plutôt les prendre, les voir et les entendre tous ensemble. De la sorte une haute vérité s'affirme sous nos yeux: le Christ est notre sauveur et notre secours, mais il engage ceux qu'il sauve, et en premier lieu sa Mère Marie, à collaborer au service qu'il rend aux hommes. Il s'en faut qu'il soit tout et qu'après la Rédemption nous ne soyons rien. Les richesses de son aide et la force qu'il y déploie se répandent sur tous les sauvés, non que cette force devienne simplement la leur propre et qu'ils puissent s'en vanter comme d'un bien qui leur appartiendrait. Non! Son action et sa force restent les siennes, même lorsqu'elles sont transmises aux sauvés. Mais cette initiative vivifiante pousse ceux-ci à mettre en œuvre à leur tour la force du Christ pour exercer ses activités divines. Ainsi Jésus-Christ, le puissant sauveur, incite vivement les êtres humains et surtout Marie à sauver les autres. L'homme est ainsi tiré du néant de l'isolement et mis au service de la communauté. Les nombreux titres de Marie et de ses icônes sont une expression symbolique de cette disponibilité envers la communauté humaine dont Jésus-Christ est le modèle, puisqu'il s'est irrévocablement engagé par son Incarnation, sa mort et sa Résurrection. Si l'on a donné aux icônes mariales tant de noms qui s'inspirent de l'Incarnation, de Pâques et de l'aide que Marie accorde, c'est encore le Christ, en réalité, dont on invoque la mémoire. En même temps, il ne faut jamais oublier en Marie l'être qui agit au nom de la race humaine tout entière et qui la représente, sans mettre en question pour cela l'œuvre de Jésus. Au fond les termes nombreux par lesquels on désigne Marie sont d'abord une profession enthousiaste de fidélité pour celle que Dieu a appelée à de telles œuvres.

41. L. HEISER, *Maria in der Christus-Verkündigung des orthodoxen Kirchenjahres*, Trier, 1981, p. 315.

Bien plus encore, par la Rédemption l'homme est appelé à la grandeur. Cette grandeur, on pourrait sans crainte lui donner beaucoup de noms, car en fait elle est multiple; l'important, le point décisif, est de ne pas en oublier la source. Marie entretient avec Dieu les relations les plus étroites; aussi peut-on la caractériser par une foule de noms sans pour cela oublier celui de son Rédempteur et du nôtre[42].

D-55 Trier Mgr Ekkart SAUSER
Auf der Jüngt, 1-3

Sommaire. — Dans l'abondance «sans limites» des images et des titres par lesquels l'Église d'Orient exprime sa piété mariale, on a choisi de présenter les icônes qui rendent sensible le mystère de l'Incarnation, ainsi que celui de Pâques, et celles qui montrent la Mère de Dieu prompte à secourir les siens en toute nécessité et en tout danger.

42. Cf. Ekk. SAUSER, *Maria...*, 223.